
Jean-Luc Évard, *La religion perverse. Essai sur le charisme*

Paris, Éditions du Rocher, 2008, 187 p.

Michael Löwy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/19203>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 163-274

ISBN : 978-2-7132-2192-7

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Michael Löwy, « Jean-Luc Évard, *La religion perverse. Essai sur le charisme* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 144 | octobre-décembre 2008, document 144-27, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/19203>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Jean-Luc Évard, La religion perverse. Essai sur le charisme

Paris, Éditions du Rocher, 2008, 187 p.

Michael Löwy

- 1 Cet essai ambitieux, servi par une érudition impressionnante et une belle écriture, se propose de rendre compte, à partir du « cas allemand » des années vingt et trente, de la nature charismatique des « religions politiques » ou « religions séculaires » – selon la terminologie de R. Aron et E. Voegelin – de type totalitaire. L'analyse se nourrit de trois dossiers précis : le *Frédéric II* de l'historien Alfred Kantorowicz, les commentaires de Martin Heidegger sur les poèmes de Hölderlin et un roman de jeunesse raté de Joseph Goebbels. Il ne s'agit pas de proposer une généalogie du nazisme, mais de tenter de cerner les rapports « pervers » entre religion, politique et esthétique dans la culture révolutionnaire/conservatrice allemande qui a ouvert le chemin à la dictature du *Führer*.
- 2 Alfred Kantorowicz est un personnage paradoxal : juif prussien, nationaliste germanique, combattant des Corps Francs (viviers du futur parti nazi), disciple du poète ésotérique et conservateur Stefan George, il finira par s'opposer au Troisième Reich et prendre le chemin de l'exil. Cependant, son livre sur l'empereur Frédéric II, publié en 1927, a été une pièce importante dans le dispositif culturel conservateur révolutionnaire. Il présente l'empereur du XIII^e siècle dans une perspective théologico-politique, comme celui qui a unifié les deux pouvoirs, c'est-à-dire à la fois *imperator* et *pontifex*, un César-Messie charismatique et machiavélique. Le discours historiographique de Kantorowicz, fasciné par la puissance absolue, relève d'une sorte de « religion politique » – assez proche des spéculations théocratiques et autoritaires d'un Carl Schmitt.
- 3 La lecture nationaliste des poèmes romantiques de Hölderlin par Heidegger, en 1936, se situe dans la continuité de celles de l'érudit Hellingrath et du poète Stefan George et de son cercle ésotérique. Mais, tandis que pour George Hölderlin était « la pierre angulaire du prochain avenir allemand, l'homme qui appelle le "Nouveau Dieu" », Heidegger l'interprète comme le prophète d'un retour à la Grèce païenne, grâce à la nation allemande. Comme le montre l'auteur, le nationalisme teinté de religiosité du Cercle

George – auquel appartenait Kantorowicz, le critique Max Kommerell (auteur de commentaires sur Hölderlin), et plusieurs autres – a contribué à la révolution conservatrice, sinon à l'essor du nazisme. Mais il rappelle aussi qu'un des disciples de George, le comte Claus von Stauffenberg, a été le principal acteur de l'attentat raté contre Hitler en juillet 1944 (et qu'il sera fusillé par les SS).

- 4 Tout autre est le cas de Joseph Goebbels, auteur d'un médiocre roman autobiographique, *Michael. Journal d'un destin allemand* (1929), concentré vulgarisé des spéculations politico-religieuses précédant le triomphe du Troisième Reich. Prêchant un réveil religieux et l'attente d'un rédempteur charismatique dont il se voulait « l'apôtre », Goebbels mélange le nationalisme germanique avec des bribes de Dostoïevski et des références au Christ – cet ennemi « dur et inexorable » des Juifs ! – dans un magma syncrétique. Son état d'esprit est parfaitement résumé par cette note de son journal intime, datée de 1925 : « Je termine la lecture du livre de Hitler. Survolté ! Qui est cet homme ? (...) Le Christ vraiment, ou seulement Jean ? ». Comme le rappelle Joachim Fest, grâce à Goebbels, la notion de *Führer* sacrait Hitler non seulement comme « chef » mais aussi comme rédempteur, démiurge et messenger du salut.
- 5 Le cas Goebbels suggère, selon l'auteur, que la religion politique du totalitarisme n'est pas le règne de l'Antéchrist ou de Lucifer mais de... Bouvard et Pécuchet, c'est-à-dire inspirée par une passion d'une terrible simplification.
- 6 Malgré la très grande diversité et hétérogénéité de ces trois cas – Kantorowicz, Heidegger, Goebbels – il s'agit, pour l'auteur, de variantes du même texte et l'expression d'une religion politique qui se cherche « à reculons », à travers une rhétorique du sacré ressassant les catégories de la rédemption, du salut, du divin, du charisme. Le culte totalitaire du chef charismatique relève d'une double perversion du champ politique et du champ religieux, effaçant leur distinction. Cette régression fusionnelle résulte de l'effondrement de la fragile tradition européenne de la séparation du politique et du religieux, de Hobbes et Spinoza jusqu'à Troeltsch.